



UN OEIL POUR DEUX PEAUX

J. MARTEL

© J.MARTEL, 2000

www.VirtuHall.com - www.Dayntsh-Amia.com

J'ai chevauché aux côtés des plus grands et assisté à leurs exploits. J'ai marché avec les plus humbles et partagé leurs joies. Tout ce que j'ai vu, je l'ai raconté, puis d'autres l'ont raconté à leur tour, faisant vivre et revivre mes récits. Tant que mes mots vivent, je vis, continue mon chemin, parcours le vaste monde et raconte d'autres histoires...

Cet hiver de l'an 1042, je voyageais depuis quelques semaines aux côtés d'Arnaud, un jeune chevalier normand, que j'avais rencontré lors d'un tournoi organisé par le Conte Ghislain en Bretagne. J'avais immédiatement senti, j'ai un certain don pour cela, que ce quatrième fils d'un obscur Baron, mercenaire de son état, désireux de se faire un nom afin d'obtenir une place près des puissants, avant de devenir l'un d'eux lui-même, me fournirai rapidement matière à composer un récit. Son caractère entier, sa volonté de relever les défis les plus absurdes, m'assurait que les situations trépidantes ne manqueraient pas ; je me suis donc proposé pour rentrer à son service comme homme à tout faire. A sa grande joie, car s'il aimait, comme tous les chevaliers, à faire valoir son équipement de guerre, l'entretenir, le fourbir, lui était loin d'être agréable.

Nous nous dirigeons vers les terres du Sud, au sein desquelles les nombreuses querelles entre Barons fourniraient à Arnaud l'occasion de se faire engager et de prouver sa valeur en tant que guerrier. Depuis deux jours la pluie tombait sans discontinuer. Mon manteau de laine était depuis longtemps traversé, comme celui d'Arnaud, qui chevauchait quelques pas en avant sur son cheval léger. Quant à moi, je montais son cheval de guerre, sur lequel se trouvait, soigneusement empaqueté, tout son équipement. Enfin presque tout, car Arnaud ne se séparait jamais de son épée, objet de fierté, prise comme rançon lors d'un tournoi à un chevalier renommé, et symbole de son statut. Par bonheur, nous n'étions plus très loin d'un petit village, Deux-puits, dans lequel nous trouverions sans aucun doute un refuge

contre la pluie qui nous harcelait sans répit. A cette idée, le sourire revenait sur le visage énergique de mon maître.

Enfin arrivés devant les portes du petit village fortifié, nous les trouvâmes fermées, avec, à leur sommet, un villageois, armé d'une impressionnante faux de guerre.

« Qui êtes-vous voyageurs ? lança-t-il d'une voix forte.

Je suis Arnaud de Normandie, je vous demande l'hospitalité. »

A cet instant d'autres têtes encapuchonnées apparurent sur la palissade, les regards étaient méfiants, apeurés, de nombreuses armes de fortune étaient visibles.

Le garde quant à lui, discutait avec celui qui semblait être l'ancien du village. Les deux hommes ne semblaient pas d'accord. Au bout d'un moment, durant lequel le sourire d'Arnaud disparu de nouveau, le vieil homme eu gain de cause ; le guetteur se retourna vers Arnaud et lança de sa voix forte :

« Si tu es un Chevalier, signe-toi, et visiblement ! »

En temps normal, le chevalier se serait emporté, menaçant l'homme de lui faire tâter de son épée. Mais ce jour-là, son caractère avait été adouci par la pluie battante. Il soupira, puis se signa. Le vieil homme hochait la tête, et dit quelque chose au garde qui m'interpella alors :

« Hé, toi aussi tu te signes ! »

Je m'exécutais sans tarder, sentant que sinon nous resterions longtemps sous la pluie. Le vieil homme sembla satisfait, la porte s'ouvrit peu après, et nous fûmes bientôt attablés près d'un bon feu de cheminé, nos effets séchant non loin, un bon bol de soupe devant nous, une belle miché de pain à portée de la main. Le vieil homme, qui s'était présenté comme étant le Père André, était installé à notre table, nous observant avec attention, pendant que tout le village, ou presque, se réunissait dans la pièce. L'attitude des gens, leurs regards, trahissaient une angoisse et une tension étrange. Lorsque nous nous fûmes restaurés et réchauffés, Arnaud me demanda de fourbir sans délai son équipement, pour le

préservé de la rouille, pendant qu'il discutait avec le prêtre. Je m'exécutais sur-le-champ -obtenir une bonne histoire nécessite mains sacrifices- tendant l'oreille pour saisir les propos que s'échangeaient les deux hommes.

« Mon fils, excuse-nous pour cet accueil quelque peu discourtois, mais nous avons peur ...

- Pourquoi ? la région me semble calme, le coupa Arnaud

- Depuis quelques jours, nous sommes victime d'attaques de la part d'un ours...

- Hé alors ! Je ne ressemble pas à un ours que je sache, l'interrompit Arnaud, qui reprenait du poil de la bête au fur et à mesure que ses vêtements séchaient.

- Ce n'est pas aussi simple mon fils...

- Il y a de la sorcellerie là-dessous, lança un homme dans la foule.

- Oui, on sait tous que c'est Orgill le Borgne, et que sa femme est une sorcière ! lança une femme. »

Aussitôt tous se mirent à parler en même temps, produisant un formidable brouhaha, qui ne se calma que lorsque le père André se leva pour demander le silence.

« Qu'est que cela veut dire ? interrogea Arnaud.

- Je vais t'expliquer, mon fils. Dans la forêt que tu as pu apercevoir au sud de notre petit village, vivent quelques Nordiques. Leurs ancêtres sont venus des mêmes terres que tes ancêtres Normands. Ce sont des païens qui vivent suivant des coutumes étranges. Orgill est le frère de leur chef, et sa femme est une rebouteuse que les femmes d'ici vont voir de temps à autre, même si elles la traitent ensuite de sorcière. Il y a trois jours, Orgill est venu ici échanger du bon bois contre un peu de grain. Lors d'une discussion animée, il s'est venté, pour impressionner un villageois, d'avoir hérité du don d'un célèbre ancêtre ; d'être un changeur de forme. La dispute a dégénéré en bagarre au cours de laquelle Orgill le Borgne a reçu un coup de fléau à grain sur le crâne. C'est, presque mort, que son frère et sa femme sont venus le chercher.

Le lendemain, un énorme ours a surgit du cœur de la forêt pour se jeter sur des villageois qui y ramassaient du bois. Il s'est acharné sur l'homme qui s'était battu la veille avec Orgill. Il l'a réduit en charpie. L'un des autres villageois a cru voir avant de fuir que l'ours avait un œil crevé. Depuis, tous sont persuadés que cet ours est Orgill, qu'il rôde autour du village pour se venger. C'est pour cela que l'on vous a demandé de vous signer ; le Nordique aurait pu se déguiser en voyageur pour pénétrer dans notre village, mais il aurait refusé de se signer. »

Lorsque le père André se tut, Arnaud jeta un long et dur regard sur les gens qui se trouvaient réunis dans la pièce.

« Tout ceci n'est que sornettes et superstitions ! Que le forgeron me fasse un solide épieu de chasse, que cinq hommes m'accompagnent, et demain, Arnaud de Normandie, avec l'aide de Dieu, vous prouvera que cet ours n'est qu'une bête comme les autres ! »

Un murmure parcourut la foule à la suite de la déclaration. Les hommes échangèrent des regards effrayés.

« Je vous retrouverai devant les portes demain, deux heures après le lever du soleil. »

Le prêtre se pencha vers Arnaud et lui dit doucement :

« Personne ne viendra avec toi, jeune chevalier. Ils sont terrorisés, et seul tu n'auras aucune chance contre la bête. Nous avons fait prévenir le Baron qui possède ces terres, il viendra d'ici quelques jours. Attend-le, puis pars avec lui, mon fils.

- Il ne sera pas dit qu'Arnaud de Normandie aura reculé devant un danger, parce que personne ne voulait l'accompagner ! Je vous ramènerai demain la tête de la bête, et vous verrez tous qu'elle n'était qu'un ours comme les autres ! »

Tout l'après-midi, je fourbis les armes et l'équipement d'Arnaud, pendant qu'il se renseignait auprès du prêtre sur les Nordiques et la forêt. Le soir venu, lors du repas, je sentis qu'Arnaud était pensif, que cette chasse, qui aurait dû être une joie pour lui, le tracassait. Je le questionnais habilement, j'ai

également un petit don pour cela, et il finit par me confier ce qui lui pesait sur le cœur.

« Dans les sagas des héros de mes ancêtres, on entend souvent parler de ces changeurs de forme. Lors des combats il se changeaient en ours. Certains connaissaient aussi des sortilèges qui leur permettait d'émousser les armes de leurs adversaires, ou de se rendre invulnérables aux coups... Mais bah ! Ce ne sont que des légendes, alors allons nous coucher, et demain : mort à la bête, foi d'Arnaud ! Et toi, fourbis à nouveau mon épée et mon heaume ! »

Il me donna une grande claque sur l'épaule et partit se coucher.

Le lendemain, Arnaud se leva avec le soleil. Nous prîmes un solide déjeuner chez le père André, qui nous annonça que, comme prévu, aucun homme ne s'était présenté pour accompagner le jeune chevalier. Arnaud ne sembla pas entendre les paroles du saint homme. Il se leva et me demanda de venir l'aider à s'équiper. Je l'aidais à mettre son épais gambison, à passer par-dessus son lourd haubert aux mailles brunies, à lacer le heaume au nasal finement ouvragé, à ceindre sa bonne et solide épée. Ensuite, pendant qu'il se rendait chez le forgeron, je sellais son cheval de guerre et fixais sa lourde hache d'arçon au pommeau de la selle. Tout en effectuant cette tâche, je me demandais s'il allait m'ordonner de venir. S'il ne le faisait pas, il me faudrait trouver un moyen de le suivre ; je ne pouvais pas manquer l'occasion d'agrandir mon répertoire d'histoires. Lorsque je lui amenai son cheval, il examinait l'épieu nouvellement forgé, en félicitant le forgeron pour son travail. Comme je m'approchais il me lança sans se retourner :

« Retourne à l'étable, selle l'autre cheval. Tu m'accompagnes ! Aucun de ces pleutres n'a voulu venir. Et ne fais pas l'attristé, tu en meurs d'envie. »

Quelques instants plus tard nous chevauchions le long de la forêt, sous la pluie qui s'était remise à tomber, vers le village des Nordiques. Dans le ciel, les nuages noirs qui s'accumulaient nous annonçaient la venue prochaine d'un orage. Nous trouvâmes bientôt le sentier que nous avait indiqué le père André, sur lequel nous fûmes forcés d'aller au pas. Après un long chemin, alors que mon manteau était traversé depuis longtemps par la pluie, nous arrivâmes dans une petite clairière, au centre de laquelle se trouvaient quelques maisons à l'architecture inhabituelle. Arnaud arrêta sa monture, examina les lieux, visiblement surpris par l'apparence des maisons, avant de se diriger vers une grande bâtisse, pourvue, au-dessus de sa grande porte d'entrée, d'une gigantesque poutre ornée de motifs étranges. J'avais déjà eu l'occasion d'en observer des semblables lorsque j'avais accompagné l'Islandais Snorri dans ses opérations commerciales, et pirates, au sein des grandes terres glacées du Nord.

Alors que nous approchions, les portes de la bâtisse s'ouvrirent, laissant apparaître sur le seuil un homme de grande taille, aux longs cheveux roux ébouriffés et à la barbe fournie.

« Venez vous abriter de l'orage, voyageurs. Plus loin vous ne trouverez rien d'autre que la forêt et la pluie. »

A cet instant, un enfant se glissa promptement entre l'homme et la porte pour venir saisir les rênes de nos montures.

« Je vais mettre vos chevaux à l'abri, nous dit-il. »

Arnaud fit signe à l'enfant de ne pas approcher, puis s'adressa à l'homme qui se tenait sur le seuil.

« Je vais être franc avec vous. Au village des Deux-puits, les gens accusent votre compagnon Orgill le Borgne d'être l'ours qui ravage le pays. Mais ces pleutres refusent de venir m'aider à le chasser. Qu'Orgill vienne avec moi, nous ramènerons tous deux la dépouille au village, ils sauront ainsi que toute cette histoire de changeur de formes n'était que fadaïses.

- Ta proposition ne nous intéresse pas, lança une femme qui apparut aux côtés de l'homme. L'ours ne s'attaque pas à nous. Ce n'est pas notre problème.

- Alors, laissez-moi voir Orgill. »

C'est avec une voix chargée de tristesse que la femme lui répondit.

« Orgill est parti à la rencontre de l'Ours. En ce moment il le combat sûrement.

- Seul ?

- Seul, Orgill peut vaincre cet Ours. C'est le descendant d'une grande lignée de guerriers, intervint l'homme, son courage et sa force sont sans faille.

- Bien ! Je vois que je dois aller seul également. Il ne sera pas dit qu'Arnaud de Normandie aura hésité là où un païen aura été seul. »

L'homme sur le seuil s'avança sous la pluie, jusqu'à la hauteur d'Arnaud, ses yeux clairs chargés de menace.

« Tu ne chasseras pas dans notre forêt. Reste te restaurer ici, puis repars en paix vers le village.

- Si Orgill ne peut vaincre l'Ours, il faudra bien que quelqu'un l'aide. Autant que ce soit cet étranger, glissa la femme à l'homme roux. »

Le jeune chevalier lança un regard de défi à l'homme, avant de faire prendre à sa monture le chemin du cœur de la forêt, vers lequel le guidait son instinct. Sur l'étroit sentier, nous dûmes faire ralentir nos montures, la pluie qui tombait de plus en plus fort nous empêchait de voir à plus de dix pas.

Arnaud, enveloppé dans son grand manteau sombre, son bouclier pendant par la gouge à son épaule, son épieu de chasse posé en travers de la selle, faisait une impressionnante figure dans l'ombre de la forêt.

Soudain, les chevaux hennirent d'effroi. Un grondement jaillit des taillis à la hauteur d'Arnaud, tandis qu'un gigantesque ours surgissait. Le chevalier n'eut pas le temps de réagir, son cheval tombait déjà, la tête déchiquetée par un coup de patte de la bête furieuse. Arnaud, projeté au sol, se remit immédiatement sur pieds, rejeta le capuchon de son manteau en arrière, et saisit

fermement à deux mains l'épieu qu'il n'avait pas lâché. L'ours se dressait sur ses pattes arrières, puis retombait en grognant, secouant sa tête massive à l'œil droit fermé. Mon cheval, affolé par l'odeur du sang, piaffait tant et si bien que je dus mettre pied à terre avant de le lâcher.

Arnaud et l'ours s'évaluaient mutuellement. Comme mon rôle est d'observer, puis de raconter les histoires, et non pas de mourir avant leur dénouement, je profitais de ce répit pour me mettre prudemment à l'abri, derrière un gros arbre, d'où je pus constater que l'ours semblait blessé à la base du crâne.

Son attitude face au jeune chevalier était étrange ; il paraissait fou furieux, mais en même temps il me semblait qu'il prenait son temps pour attaquer, se déplaçant lentement, pendant que, de son côté, Arnaud manœuvrait de manière à laisser le corps de son cheval entre lui et l'énorme créature. Brusquement l'animal bondit par-dessus le cadavre et chargea. Arnaud se tint fermement sur ses jambes, le bois de l'épieu solidement calé sur le sol, contre son pied, le large fer pointé droit sur la poitrine de la bête, attendant le choc. Mais, au dernier moment, l'ours fit un crochet pour éviter l'arme, qu'il arracha des mains du chevalier d'un coup de patte, le projetant à plusieurs pas. Arnaud se releva sur-le-champ, tout en se protégeant de son bouclier, que l'ours fit voler d'un autre coup, arrachant écharpes et gouge. Un nouveau coup de patte suivit, trop rapide pour que le chevalier puisse réagir, qui déchiqueta le manteau, arracha le haubert de maille, lacéra l'épais gambison, pour atteindre la poitrine d'où le sang se mit à couler à flot. Sur le visage d'Arnaud, je vis pour la première fois de la peur. Ses forces s'enfuyaient avec son sang, et l'ours se dressait sur ses pattes arrières pour l'attaque finale. Dans l'œil de la bête se lisait une fierté, une joie, que je n'avais vu que dans le regard des guerriers au moment de la victoire, Arnaud, lui aussi, avait remarqué ce détail.

Lorsque l'ours retomba sur sa proie, le jeune chevalier, dans un dernier hurlement, saisit le long poignard qui pendait à son côté et le planta dans la gorge de la bête. Le sang jaillit

aussitôt, couvrant les deux adversaires. Arnaud frappa, encore et encore, pendant que l'animal le malmenait de ses griffes et de sa gueule aux crocs acérés. Soudainement, l'ours recula, retomba sur ses pattes avant, et s'écroula dans la boue, pendant qu'Arnaud s'effondrait à son tour dans une mare de sang. Je me alors précipitais pour lui porter secours. Il était en piteux état, les griffes et les crocs de l'ours ne l'avaient pas épargné ; sans soins immédiats il serait mort dans moins d'une heure.

Je commençais à panser ses plaies avec mon manteau, que je découpais de mon couteau, quand il rouvrit les yeux et saisit mon bras.

« Ma hache, donnes-moi ma hache..

- Non, tu va te reposer, Arnaud, je vais au village des Nordiques chercher de l'aide.

- Pas eux... Ce sont des sorciers... J'ai vu le regard de l'ours, c'était celui d'un homme... Pas celui d'une bête... Il n'avait qu'un oeil... Par Dieu, c'était Orgill le Borgne... Va me chercher ma hache...

- Non, je... »

Je ne vis pas le coup venir. Lorsque je repris mes esprits, Arnaud était debout devant le corps la bête, ruisselant de pluie et de sang mêlés, rassemblant ses dernières forces pour lever sa grande hache au-dessus de la tête de l'ours.

« Arrête chevalier, lança une voix féminine jaillie du chemin derrière moi, ne mutile pas le corps ! »

Je me retournais et vis le couple qui nous avait accueillis au village des Nordiques. L'homme barbu et échevelé murmura ce qui me sembla être une courte prière en fixant le jeune chevalier, avant de saisir fermement la grande pique qu'il tenait dans son poing droit.

Arnaud observa un court instant les deux personnes, puis hurla en levant sa hache. L'homme bondit en avant, mais trop tard. La hache s'abattit sur le crâne de l'ours. Etrangement le lourd fer ripa sur la fourrure humide pour se fiché profondément dans le sol. Arnaud n'eut pas le temps de relever son arme, le

Nordique le frappa du bois de sa pique sur la tempe. Le heaume protégea le crâne, mais le choc suffit à jeter Arnaud inconscient au sol.

A cet instant, la femme fit un geste. D'autres Nordiques surgirent des fourrés, pour emmener avec mille précautions le corps du jeune chevalier vers leur village.

Je fus prié par l'homme à la pique de les suivre sans me retourner. Après quelques pas sous la pluie, je me pris, bien involontairement je vous l'assure, le pied dans un trou, et tombais. J'en profitais pour regarder en arrière. Je vis d'autres villageois qui emportaient le corps d'un homme nu et ensanglanté au travers des bois. Je fus brutalement relevé par le barbu qui me lança :

« C'est le corps d'Orgill que tu viens de voir. Il a été tué par l'Ours à dix pas de l'endroit où ton maître viens de se battre. »

La pression qu'exerça à cet instant la pointe de sa pique subitement posée sur ma gorge, me dissuada de faire une quelconque réflexion, même si au travers du rideau de pluie, je n'avais plus vu l'imposant cadavre de l'ours.

Dès que nous atteignîmes le village des Nordiques, la femme s'occupa des blessures d'Arnaud. Quant à moi, je fus consigné dans la pièce dans laquelle se trouvait mon jeune maître, avec l'ordre de ne pas en sortir. Le lendemain, les funérailles d'Orgill eurent lieu sans que j'eusse eu le droit d'y assister. Il fallut bien une semaine à Arnaud pour pouvoir remarcher, et, il garda toute sa vie cette légère raideur de la jambe gauche, qui lui vaud le surnom du « Boiteux ». Durant toute cette semaine, nous ne vîmes que la guérisseuse, pour les soins d'Arnaud et la nourriture. Il me fut interdit de quitter la pièce autrement que pour mes besoins naturels, et encore, sous bonne garde. Je dus amèrement me résoudre à l'idée que je ne pourrai emporter aucune histoire, ou anecdote, de ce village perdu.

Lorsque le jeune chevalier fut en état de marcher, la femme et le barbu vinrent ensemble dans la pièce. Ils nous

observèrent durant un long moment puis l'homme qui prit la parole :

« Je suis Norgill le chef de ce village, Orgill était mon frère. Taya, son épouse t'a soigné. Maintenant que tu peux marcher, tu dois quitter ce village.

- Je sais que l'ours que j'ai tué était Orgill. Il n'avait qu'un œil et se battait comme un guerrier. J'ai tué ton frère. C'était un sorcier, tu en es sans doute un aussi, quelle va être ta vengeance ? répondit Arnaud.

- Il n'y aura pas de vengeance, lui répondit doucement la femme, tu n'as pas tué Orgill, tu as tué l'Ours. Orgill affrontait l'Ours pendant que tu allais sur le chemin. Le combat a été rude et violent. L'Ours a tué Orgill, puis tu as tué l'Ours... C'est bien ainsi... Va au village des Deux-puits témoigner que cette affaire est terminée, que nous n'avons rien contre ses villageois.

- Alors donnez-moi la tête de la bête, que je la montre aux villageois.

- Un homme de ton rang n'a pas besoin de preuve, ta parole suffira à ces gens.

- Je te dois ma guérison. Je ferai ce que tu me demandes. Mais, je sais au fond de mon cœur que cette histoire n'est pas claire, que vous me cachez quelque chose... Tu ne mens pas, mais tes paroles sont à double-sens... »

Taya fit un signe de la main et l'enfant, qui était venu à notre arrivée prendre les rênes des chevaux, apporta le baudrier d'Arnaud, auquel était suspendu son épée et son coutelas ; son regard brillait d'admiration.

Peu après nous quitions le village à pieds. Je portais la lourde hache d'Arnaud, ainsi que son heaume, que Norgill m'avait remis au dernier moment, tout en me glissant à l'oreille :

« Ce que l'on voit au travers de la pluie est souvent trompeur. Oublie-nous et vas ton chemin. »

Je constatais que le tranchant de l'arme, que j'entretenais régulièrement sous l'œil critique de mon maître, était émoussé,

mais sans trace de coups ou de meule. En un éclair, je revis l'homme faire sa courte prière avant de se jeter sur Arnaud. Puis, le fer de hache glisser sur le crâne de l'ours. Je n'en touchais pas un mot à Arnaud, qui marchait doucement devant moi, ruminant de sombres pensées à l'idée que certains pourraient mettre en doute la mort de l'ours, puisque qu'il ne ramenait pas la tête de la bête.

« Bah ! dit-il, ceux-là tâteront de mon épée ! »

Cette pensée sembla le mettre de meilleure humeur. Il en oublia les bizarres coïncidences, se redressa un peu, et son pas se fit un peu plus vif malgré ses blessures.

FIN